

BON CHIEN DE GARDE !

Nouvelle extraite de *Chiennes de plainte*

Chantal Danjou

Présentation du recueil intégral

« J'ai donné un nom à ma souffrance et je l'appelle 'chienne', - elle est tout aussi fidèle, tout aussi importune et impudente, tout aussi divertissante, tout aussi avisée qu'une autre chienne. », Nietzsche. Et voilà pour le titre ; pour l'humeur qui court à travers ce recueil de nouvelles aussi.

Evoquer la violence des relations humaines, une violence qu'elle qualifie volontiers de « surhumaine », c'est ce que se proposait d'écrire Chantal Danjou tout en s'avouant elle-même surprise par des revendications et des agressions qu'elle ne savait pas porter, subir et ... faire porter si loin.

Lors d'une journée consacrée à la psychanalyse, l'auteur s'est intéressé à la parole de Lilia Mahjoub et à sa façon d'interroger la place des femmes dans la société. Le corps des femmes y apparaît comme objet de convoitise, agressé, procréateur, dévoilé ou se voilant. Un parallèle saisissant est fait avec le corps des enfants – ou des adolescents – autre objet de convoitise dans le registre de la parentalité voire dans les perversions sexuelles ; autre rapprochement : avec le corps des étrangers en tant qu'objet d'expulsion.

Il est probable que l'intérêt que Chantal Danjou porte à la psychanalyse a permis à « ses » corps, essentiellement ceux de femmes ou d'adolescents, de s'exposer avec autant d'impudeur à la cruauté ou au rejet. Par instant, ils semblent même dotés d'une force et/ou d'une indifférence anormales. Pourtant, en filigrane, si l'on écoute bien, la plainte chante.

Dolorès Polo

Ses grandes jambes raides aux pieds recroquevillés au point de s'enfoncer dans le matelas, ressemblaient aux fourches que l'on abandonne dans les champs, à la fin de la journée. Fichées dans la terre, elles ont l'air de s'arc-bouter, pour s'arracher au sol ou pour s'y ancrer, bien malin qui saurait le dire ! Quatre longues dents métalliques, de taille inégale, leur donnent un aspect bancal. Avec quelle rage, sûre de leur pouvoir, elles triturent la terre, sortant un orage de ses entrailles ! Et Baya resserrait ses jambes, très fort, jusqu'au tremblement. Elle les resserrait, cuisses, genoux, mollets meurtris l'un contre l'autre. Elle les rougissait, elle les noircissait. Les ongles des pieds étaient parfaitement faits. Ces petits éclats d'argent, c'est ce qui frappait sur le drap. Parfois elle criait.

L'infirmière les connaissait bien, Baya et Sim. Aussi faisait-elle ses va-et-vient sans se préoccuper plus que cela de Baya. Même si la parturiente, tête baissée, avait dit entre ses dents : « C'est la dernière fois » et que le plus gêné avait été le médecin qui appartenait à la même société de chasse que son mari, participait au même dîner mensuel tous les deuxièmes samedis du mois.

Tout le monde s'arrangeait avec tout le monde. Il n'y avait que Baya pour faire exception à la règle qui était pourtant bien avisée comme règle de vie. On lâchait un « Détendez-vous » à son encontre. Le médecin avait même tenté un tutoiement. Mais les jambes se remettaient à battre dans le vide et il fallait à tout prix les contenir.

« Tu ne te coupes jamais les ongles ? » disait le mari avec ses moustaches noires qui remuaient quand il parlait. Baya peignait ses ongles. Baya griffait. Baya hurlait. Comme c'était choquant ! Il est interdit de remuer ! C'est dangereux ! Les deux jambes avaient été manu militari attelées à l'étrier. Toujours très coopératif, le mari aux belles moustaches... et c'est pour cela que l'infirmière ne s'en faisait pas.

Baya, figée, ouverte malgré elle, muscles tendus, bassin droit comme une traverse, yeux légèrement exorbités, serrait les dents.

Baya, à moitié suspendue, avec quelque chose de terrifiant dans le visage, qui avait l'air du gibet et de la suppliciée, les deux, laissa échapper un grognement.

Les orteils brillants de Baya s'étaient repliés sur la barre du lit exactement comme auraient pu le faire les serres d'un rapace.

Quelle force lui donnait cet appui ! Elle se soulevait comme une vague. Son visage semblait monter, douloureux. Et ses yeux, larges, voguaient.

Ils ne regardaient jamais dans la direction de l'infirmière.

Ni du mari.

Ni du médecin.

Même quand ils lui parlaient. Le moustachu évoquait, à propos de sa femme, « des yeux à la Baya », ce à quoi le médecin répondait que c'était vrai.

Baya avait donc des yeux assez extraordinaires. Ils étaient même un peu inquiétants. Si on avait pu les lui attacher. On parlait aussi de la longueur de ses jambes. Et quel galbe ! On hochait la tête : aucune grossesse ne les avait altérées. Rien ne viendrait à bout de cette étrange beauté ? Etrange et... méchante car, à la longue, c'est ce que devient toute beauté, toute particularité, toute profondeur : méchante, selon ses spectateurs impuissants.

Tous les matins, entre cinq heures et cinq heures et quart, la malheureuse, enceinte ou pas, par mouvements saccadés, agitaient ses grandes fourches et musclaient ses abdominaux. Mais elle avait l'impression, tant elle se sentait fatiguée, de les extraire à grand-peine d'un magma de drap lourd, de terre, de froid, de sommeil tout à la fois.

Un peu ennuyés, mais il le fallait bien ! - et l'infirmière était sortie en haussant les épaules, revenant avec une pommade - ils l'avaient aussi attachée par les poignets. Dès qu'ils se penchaient vers elle, Baya secouait la tête. Sur un regard du médecin, le mari avait saisi le

masque à oxygène. « J'étouffe ! » haletait-elle. Et cette *chienne de plainte* qui revenait toujours malgré ses efforts pour lui fermer la gueule ! Elle râlait, affolée. Elle tournait la tête de droite et de gauche. Elle émettait de petits geignements sourds. La sensation redoublait. Oter le masque, ôter ce fichu masque ! Puissant, capiteux, un buisson de roses à lui tout seul ! Elle détestait les roses à cause de leurs épines. Hélas... Les mains le lui appliquaient sans desserrer leur étreinte. Le feu gagnait ses joues, son nez, son front. La bouche mordait le latex. Baya se sentit mourir. Le goût désagréable l'emplissait. Le latex procurait l'exacte sensation de la panique, son aigreur, son regret de la vie. « C'est pour l'enfant, voyons ! » articulait sèchement le mari. Si c'est pour lui, alors elle mourrait... Car c'est bien ainsi qu'il l'entendait. Baya rejeta la tête en arrière et l'infirmière qui se tenait derrière elle, la rattrapa comme si elle avait reçu le nouveau-né dans ses mains. Mais Bon Dieu, quelle force ! Et les yeux fermés, plissés même, Baya ricana !

Qu'elle meure, donc, sous le masque ! Sauver son nouveau chiot au prix de sa propre vie... Ecartelée, attachée, cagoulée. Elle sourit entre ses larmes : comme pour une scène sado-maso. Elle jeta un coup d'œil à son mari entre ses cils. Oui, avec ses jambes longues et fourchues, mourir pour qu'ils n'en voient pas un de plus. Qu'ils ne soient pas, une fois encore, devant elle, en oubliant de la détacher, à se le passer de bras en bras. Oui, Baya voulait à tout prix éviter ça. Elle s'accrochait à cette idée de mourir pour les priver de leur sale petit plaisir. Elle ne craignait plus ni la mort ni le châtement. Ah ! Ne pas en entendre un de plus ! C'est son vœu le plus cher ! Un qui crierait encore ! Un d'entre les cuisses, d'entre les bras. Un d'entre les langes, les draps. Un sur les fauteuils, dans les sièges, dans les baignoires. Un au milieu de la cuisine et dans la chambre ! Non ! Ils n'entendaient donc pas comme elle le hurlait, ce « Non » ? Comme il lui venait des tripes, amenant avec lui la tempête ? Quand, enfin, il lui enleva le masque, la tête de Baya roula de côté. Les doigts de l'infirmière avaient laissé leur trace rouge à la hauteur des tempes.

Le mari avait déposé son énième rose unique dans la bouteille d'eau minérale, pour le cinquième, le sixième, le... bébé. Il savait bien pourtant qu'elle n'aimait pas les roses, qu'elle... Baya avait été encore plus silencieuse que d'habitude. « Tu ne lui parles pas dans la journée ? » Il était tenu propre. Il avait le nombre de biberons qu'il fallait. « Il ne se développera pas si tu ne lui dis rien ». On assurait qu'il fallait parler aux plantes et aux bébés. Les enfants faisaient à présent une sacrée file jusqu'au nourrisson. « Mes fourmis », marmonnait-elle, les premiers jours. C'était plus communément admis d'appeler ses enfants « mon petit lapin » ou « ma puce ». Elle hochait la tête. Elle souriait aux uns et aux autres, même au bébé. Le sourire semblait trop grand pour ses lèvres ou la bouche trop large pour lui. L'un ou l'autre flottait comme dans un vêtement devenu trop lâche. Si elle s'était mise à leur parler vraiment... Elle savait bien qu'elle n'aurait pas pu contenir le flot de sa rage et de son impuissance. Mieux valait ne pas parler. Elle s'en était fait un devoir. Elle était retournée voir le médecin. En avait consulté un second. C'est à croire qu'ils faisaient tous partie de la même société de chasse. « Il n'est pas beau ? » Voilà l'unique réponse qu'elle obtenait, alors qu'elle demandait systématiquement au médecin de l'avorter depuis son cinquième. Un jour, elle osa : « Non, il n'est pas beau ! »

Son problème de santé servait leur cause. Pilule, stérilet lui étaient interdits. Son futur mari en avait été réjoui. Il la prenait par le bras pour aller à la messe. Le jour de son mariage, il avait signifié ce cas médical par un « Dieu lui a épargné le péché ». Il avait laissé pousser sa moustache. Il aurait pu y aller de la barbe. Il la clouait à la maison en lui faisant des gosses. Il baisait plutôt sec. Une fois pour la mettre enceinte, une autre fois au cas où ça n'aurait pas marché, une troisième par glissement – confessait-il – d'un geste de tendresse qu'il avait eu envers sa pauvre petite femme fatiguée. « Comment ça, tu ne voudrais plus d'enfant ! » Le sexe de son mari s'employait au contraire. Quand il était bien sûr que quelque chose lui

sortirait d'entre les cuisses, il remerciait Dieu. Il remerciait aussi son père, sa mère, son patron, ses anciens professeurs, le soleil, il remerciait le jour, la vie. Il procréait à tour de bras. Mettre le petit Jésus dans la crèche, ah ! La belle affaire ! Il grognait en enfouissant sa tête dans l'oreiller. Après le coït, il s'essuyait toujours avec soin comme il nettoyait sa chaise avant de s'asseoir au bureau et le canon de sa carabine quand il partait chasser. Pas un mot de plus, pas un geste de tendresse. Plutôt l'inquiétude d'en avoir trop dit de « ma petite chérie » alors que le plaisir montait. « Il m'avorte » pensait Baya, « il m'avorte – se répétait-elle – cœur, corps, esprit ». Redressant ses moustaches qui lui donnaient l'air conquérant, pensait-il, il se voyait conduire Baya une seconde fois à l'autel. Comme Abélard dont il lisait le soir l'histoire à ses enfants, avait répondu au désir d'Héloïse en parlant de l'amour de Dieu, il ramenait sa femme à Dieu, le laisserait à sa guise abuser d'elle comme si elle avait relevé de quelque prostitution sacrée.

« Beau subterfuge que la castration d'Abélard ! » songeait la plaintive Baya. L'homme n'avait pas cessé de se mutiler depuis la nuit des temps car un sexe de femme, bon sang ! Comment voulez-vous canaliser ça autrement ? Elle avait lu qu'après une émasculatation, la constitution et même la complexion de certains animaux changent. Les cornes du bœuf, par exemple, s'allongent et se courbent comme celles des vaches. Son mari avait épaissi au cours de ces dernières années, prenant du poids à chaque enfant : un kilo par année de mariage ! Il n'avait plus la même odeur non plus. Et il était devenu plus lent. Il se reposait en tout sur Baya qui était le chien de garde du foyer. Quand elle sut de façon certaine qu'elle attendait le huitième, Baya, un éclat métallique dans le regard, décida cette fois-ci d'y mettre bon ordre. Elle mena sa grossesse quasiment à son terme. Tout se passa normalement : elle se sentit fatiguée ; les autres enfants réclamaient beaucoup ; les beaux-parents, pour les quinze derniers jours, s'en chargeaient dans leur ferme à quelques kilomètres de là. Le gynécologue la suivait fidèlement. Il la trouvait toujours aussi désirable. Il n'oubliait pas pour autant sa partie

de chasse et son dîner mensuel au cours duquel il dit au mari que, peut-être, il faudrait s'arrêter là.

Mais le moustachu ne l'entendait pas de cette oreille. De retour d'un séminaire, il retrouva sa femme, suicidée. Sa tête pendait sur le côté comme celle du Christ basque du XII^{ème} siècle qu'il avait admiré dans une église du voisinage. Il y pensa vaguement pendant l'enterrement qu'il avait pu obtenir grâce à ses relations. Et il ferait jeter une rose sur le cercueil par chacun de ses quatre aînés, trois garçons blêmes et une fille terrorisée.

Inédit.

Chantal Danjou : Auteur d'une trentaine d'ouvrages (poésie, essai, prose), critique littéraire, par ailleurs membre du conseil de rédaction des Editions Encres Vives, elle vit et travaille aujourd'hui dans le Var après un long séjour parisien. Docteur ès lettres (*La femme seule à travers Colette et Katherine Mansfield*, Paris-Sorbonne IV) professeur durant de nombreuses années, elle intervient à présent dans des instituts universitaires de formation d'enseignants (direction de mémoires, cours sur la poésie contemporaine et conceptions de projets concernant la lecture et l'expérience poétiques). Depuis 1989, elle participe à faire connaître la poésie contemporaine avec l'association qu'elle a cofondée, La Roue Traversière : présentation d'auteurs ; tables rondes autour d'éditeurs de poésie ; interdisciplinarité artistique ; le poète et son traducteur.

Ses derniers titres en poésie sont *L'ancêtre sans visage*, mise en regard avec Ena Lindenbaur, Ed, Collodion, 2016 (livre d'artistes) et 2017 (pour l'exemplaire de librairie) ; *Inutilité de voir venir*, 2016 et *La concomitante*, 2017, les deux chez Ed. Encres Vives ; deux livres d'artistes, *Nuit à habiter*, leporello avec Maria Desmée, 2017 et *L'Ombre et l'invisible*, avec Ena Lindenbaur, Les Cahiers du Museur, collection À côté, 2017

Ses titres le plus récents en prose sont *Les Jardins d'Essais* et *Journal de la main*, les deux titres aux Ed. Orizons, 2017 ; *Le Souffle du noir*, essai sur le peintre Henri Yéru, Ed. Orizons, à paraître.

En publications universitaires : *Méditerranée, vers un noir paysager*, texte pour la Revue Babel, Université de Toulon 2015 ; *Le poète et son traducteur*, Actes de colloque, Université Paris 8 et Maison des Ecrivains et de la Littérature / La Roue Traversière, Revue universitaire La Main de Thôt, 2018 ; 3^{ème} Congrès International, Yijing, Wuxi, Chine, texte de communication : *l'ironie du paysage*, juin 2018